

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Les Courses de Carcans ABRUTISSEUR POPULAIRE

ROUSPÉTANCE DES CALICOTS DE NICE



Le Grand Abrutisseur

Nous voilà dans la sacrée semaine où richards et prolos perdent le boire et le manger pour rêver aux canassons et aux jockeys.

Dimanche, c'est le Grand-Prix!

Or, bougrement plus que le 14 Juillet, ce maudit jour est devenu la fête nationale de notre putain de République.

La prise de la Bastille n'est plus que de la gnognotte, en comparaison du grand événement qui se prépare.

Songez-donc, les bons bougres! Quand vous vous appuiez la tartina de que je pouds, un grand événement se mijotera : à savoir si c'est un canasson français qui va damer le pion à ses concurrents angliches ou pruscos.

Voilà qui est sérieux!

Autrement sérieux que les massacres

d'Arméniens, la révolte des Crétois ou la mistouffe qui va ronger le populo de l'Isère, victime des ouragans de ces jours derniers.

Ici, la sollicitude gouvernementale, — si dure à la détente quand il s'agit du populo, — s'épanouit en plein : sous la queue du canasson gagnant, dans ce nid merdeux, les timoniers de l'Etat ont déposé une trifouillée de billets de mille qu'y cueillera sans scrupules, le fricoteur de la haute, proprio du cheval.

Il s'agit, prétend-t-on, d'améliorer la race chevaline.

Et pour ce faire, une société de jean-foutre s'en occupe gravement.

Par exemple, jamais ces aristos n'ont eu l'idée d'emmancher, sur le même modèle, une société pour l'amélioration du populo.

Ce fourbi n'est pas dans leurs cordes!

Bien mieux, c'est juste du contraire qu'il s'agit.

En effet, je ne sais pas si les courses améliorent les canassons, — mais foutre, ce que je sais bougrement bien, c'est qu'elles abrutissent les hommes, dans de sales conditions.

S'il n'y avait que les riches d'atteints, je m'en foutrais comme d'une guigne.

Malheureusement le populo est aussi atigé qu'eux!

Et c'est ça qui me fiche en rogne!

Tous ces jours-ci, dans les bagnes patro-

naux, dans la rue, partout!... on n'a entendu jacasser que de canassons.

Chez les bistrots, y a pas eu d'autre conversation : les histoires de tuyaux ont fait prime.

Y avait fichtre pas plan de sucer une pêche en toute tranquillité.

Dans toutes les caboches, la folle araignée du logis, les pattes en l'air, faisait trente-six mille galipètes et les pauvres couillons échafaudaient des rêves d'or : si je gagne je ferai ceci, ... j'achèterai cela, ... je me paierai telle fantaisie...

Et c'était des discutailleries interminables entre tous ces loufoques.

« Je te dis que c'est un tel qui gagnera, ... il est en forme... »

En forme?... Quoi qu'il veut dire, nom de dieu?

Chez bibi, c'est les ripatons qu'on fout à la forme.

Mais, voici qu'un gueulard coupe la chique au braillard :

« Je te dis que non, c'est telle écurie!... »

A entendre ces bougres-là il me prenait des envies de décrocher mon tire-pied pour leur astiquer les fesses.

— Mais, sacrés couillons, qu'il me venait au bout de langue, vous avez dans vos lucarnes tout le fumier des écuries de courses! Pauvres serins vous ne voyez donc pas que, quel que soit le canasson qui l'emporte,

c'est vous qui perdez, toujours et quand même, espèces de tourtes!»

Et foutre, il n'en peut pas être autrement.

Suivez bien mon raisonnement :

Primo, quoi qu'ils en prétendent, les jouillons qui misent aux courses y connaissent peau. Et nul n'y peut rien connaître, pour la simple raison que toutes les courses sont truquées et machinées : si telle carne arrive — plutôt que telle autre — ce n'est pas qu'elle a meilleur jarret, mais bien que proprios et jockeys ont intérêt à la faire gagner.

Allez donc tabler sur des points de repère avec un fourbi pareil : un chèque, distribué au bon moment, fout à cul toutes les combinaisons des gros malins.

Deuxièmement, y a autre chose : en supposant que le jeu des courses soit franc et loyal, — kif-kif la rouge et la noire — il est de toute évidence qu'il en sera dans ce truc, comme dans tous les jeux : c'est l'intermédiaire qui gagne, — le tenancier, le banquier.

Aux courses, ces ratisseurs — qui ont de la glue aux pattes — s'appellent le bookmaker et le Pari Mutuel.

Le bookmaker est à la baisse, — la police lui fait la chasse! Et la gouvernance s'est bombardée entremetteuse, déguisée en « Pari Mutuel ».

Sur les champs de courses, l'Etat a fait construire des baraquettes où les niguedouilles viennent engloutir leur pognon.

L'Etat — honorable filou — prélève, sur les paris, tant pour ceci, tant pour cela et distribue le moins possible aux gagnants.

Il est donc facile de comprendre que, si les jobards qui engagent leur douille dans ces baraquettes de bandits, ne renouvelaient pas leurs provisions de galette, grâce à leur turbin, un moment viendrait — et vite, nom de dieu! — où leur porte-braise aurait été vidé, jusqu'au dernier centime, dans la caisse du Pari Mutuel.

—o—

Mais foutre, si, à ce maudit jeu, y avait que perte de braise, le mal serait mince.

On ne meurt pas de plaie d'argent!

Y a pire, foutre!

Y a perte de cervelle!

Le malheureux que la passion des courses a embistré est un homme foutu.

Le pauvre type n'est plus qu'une chiffre vivante, incapable désormais de raisonner sainement, — encore moins d'agir!

Et c'est justement parce que cette garce de passion avachit les individus que la gouvernance a les courses à la bonne.

Elle se fout de l'amélioration des canassons, — mais elle en pince bougrement pour l'abrutissement du populo.

Or, comme les courses sont un sacré fourbi masturbatoire, elle les protège et cherche à les développer tant et plus.

Si, comme je l'ai dit, ce n'était qu'amusement de jean-foutre, — ça ne tirerait pas à conséquence.

Ce qu'il y a d'enquinant c'est que les grosses légumes, pour couper la chique à notre esprit de révolte, ont entrepris de nous avachir en nous infusant leurs vices. Ils ont manœuvré pour nous donner l'envie de loucher, de feignasser, de vivre à rien foutre, en maquereautant ou putassant — afin de nous rendre incapables d'agir.

Or, pour réussir pareille crapulerie, quoi de plus chouette que de nous farcir les moelles de la folie des courses?

Il faut tout dire:

Les déceptions qui, depuis au moins un quart de siècle, nous sont tombées sur le coin de la gueule ont rudement favorisé le développement du dada du jeu.

La République nous a d'abord posé un rude lapin, — elle a fait une sacrée faillite!

On n'y coupe plus!

D'autre part on a, de plus en plus, la conviction qu'il n'y a pas mèche de s'enrichir en turbinant comme des dératés.

Donc, pour sortir du pétrin, y a qu'une solution : le chambardement du vieux monde!

Mais, voilà, c'est cotonneux! Pour ça,

faut du nerf et avoir une sacrée dose de tempérament.

Faut trop d'efforts!

Alors, faute de se sentir assez costauds, un tas de pauvres bougres que la vieille société dégoûte, ont essayé de s'émanciper par la langente, — en faisant un plongeon dans l'illusion.

Demain, au Grand Prix, ils foutront cent sous sur la queue d'un canasson, avec l'espoir de la fortune immédiate.

Ce sera la peau!

Qu'importe, les voici engrenés : de dimanche en dimanche — et même en semaine, — ils repiqueront au truc, ... toujours avec l'espoir d'être riches demain.

—o—

A nous, les bons bougres, qui savons que les courses sont une duperie infernale, de remonter le moral des malheureux qui s'y sont laissés piper et de leur fourrer dans le siphon que :

Hors de la Sociale, y a pas de bien-être possible!



Horreurs militaires

La semaine passée, j'ai raconté la mort du clairon Joly, tué par un adjudant. Aujourd'hui encore, je dégoîserai sur les brutes galonnées qui ne détestent de torturer les pauvres fistons sous leur coupe.

C'est bougrement triste toutes ces chiées d'abominations, — et ce dont il faut se rendre compte c'est que jamais, au grand jamais, la justice ne fout en branle ses balances à faux-poids pour donner un semblant de consolation aux victimes. Elle n'a des griffes, la gueuse, que pour écorcher les pauvres bougres!

—o—

Encore une victime, encore un cadavre! Toujours des bourreaux, — et ce sont toujours des galonnés mille dieux!

Ca va-t-y durer, ça?

Après tant d'horreurs, après tant d'exactions commises, après avoir tant clamé qu'il soit donné satisfaction à la pauvre viande à souffrances, dont les casernes regorgent,

Après tant de larmes et de deuils, les choses restent en l'état.

On frappe et l'on tue toujours!

Et puisque les supplications n'y peuvent rien,

Puisque le sabre et la botte oppriment sans cesse, — toujours dans l'impunité, — ça durera encore longtemps, et y aura encore bon nombre de victimes offertes en holocauste à la Goule patriotique.

Eh quoi! les fils du populo n'ont-ils pas été créés et mis au monde pour lui être offerts en sacrifices?

—o—

Le pauvre bougre dont je vais narrer le martyre n'a pas été abattu d'un coup de feu comme le clairon de la 2^e discipline. Il n'en est pas moins mort pour cela.

Ce malheureux, Rivory, en a enduré de toutes sortes. Depuis son incorporation au 11^e chasseurs alpins, à Annecy, au mois de novembre de l'an dernier, jusqu'à la fin d'avril — date de sa mort — il a encaissé vexations, injures, crachats, soufflets, coups de pied et coups de bâton!

Or, malgré qu'il y ait plus d'un mois que le pauvre a tourné de l'œil, ce n'est que de ces jours derniers que les faits sont connus;

Et des faits tellement odieux, tellement ignobles que ça dépasse tout!

—o—

Rivory, le victime, était un bon gros paysan balourd. Son allure pataude et son incommensurable naïveté lui valurent tout de suite d'être l'objet des « farces » des anciens, en même temps qu'il devenait la tête de Turc de deux sous-offs, le sergent Dagand et l'adjuvache Stofatti, — un corse.

Loin d'être indulgents envers Rivory, les deux bas gradés s'acharnaient après lui.

Tout leur était bon pour persécuter le pauvre diable : exercices supplémentaires ; corvées pénibles et répugnantes ; punitions de toutes

sortes : consigne, salle de police, longues poses au port d'armes, etc., etc.

Tellement que, le 29 avril, Rivory en mourait!

—o—

Ce jour-là, à 5 heures du matin, la 2^e compagnie, à laquelle Rivory appartenait, quittait la caserne du Sépulcre pour opérer une marche.

Comme on doit toujours tenir le troubadé en haleine, les pauvres trouffions membraient, tandis que messieurs les officiers, faisant la grasse matinée, se prélassaient dans le pieu ; et la compagnie marchait sans officiers, sans médecin.

Par contre, l'adjuvache Stofatti et le sous-off Dagand s'y trouvaient!

Ce ne fut que lorsque la compagnie radina en pleine campagne qu'un lieutenant vint en prendre le commandement.

On fit une pause près d'une source, en face du château de Menthon Saint-Bernard.

A cette source Rivory but quelques gorgées. Dès ce moment, le Stofatti s'attacha au pas de Rivory, et le prévint qu'il l'avait « à l'œil ».

On se remit azor sur le dos, et la compagnie foutit le camp plus loin.

Une heure plus tard, Rivory, constamment engueulé, esquiné, ne pouvait plus foutre une patte devant l'autre.

— Marche ou crève!

Y avait pas à choisir.

Le malheureux faisait pitié : se traînant lamentablement, geignant et pleurant, il n'en pouvait plus!

Y avait déjà 20 kilomètres d'avalés, mais les sous-off, refusèrent de le laisser grimper sur les mulets qui suivaient.

Pour le mettre au pas le sergent Dagand s'ingéniait à lui marcher constamment sur les talons pour l'obliger à avancer.

E, quand ça ne suffisait pas, le corse Stofatti intervenait, frappant Rivory à coups de canne et à coups de sabre.

— Marche, charogne!

Et la pauvre charogne tomba, et à nouveau, le corse se rua sur sa victime pour frapper encore!

Les autres trouffions serraient les poings d'indignation, — mais pas un n'osait manifester sa rage, ... crainte du code militaire!

Plus loin, un prolo, apitoyé, s'approcha de Rivory et lui offrit une verrée de vin.

L'adjuvache, furibond, l'envoya paître, l'engueulant salement, et ce fut si ignoble que plusieurs bonnes bougresses en furent toutes retournées et pleurèrent...

Le soir, quand la compagnie rentra à Annecy, pour se rendre au casernement, l'état de Rivory était si pitoyable que tout le populo en était indigné.

—o—

Dès son entrée à la caserne du Sépulcre, — une sale baraque bougrement bien nommée! — le malheureux troubadé tomba encore.

On eut juste le temps de le trimballer à l'hospice où il tourna de l'œil en un rien de temps.

Le vétérinaire — qui ne devait foutre pas en être à son premier rapport de complaisance, — relata une congestion cérébrale, avec rien d'anormal sur le corps, sinon que la partie postérieure du cadavre était violacée.

Je te crois, espèce de sale vise-au-trou, que le pauvre macchabée pouvait être violacé! De son vivant, la gradaille avait tant joué de la grosse caisse sur sa peau!

—o—

Le père de la victime s'amena pour l'enterrement, mais les précautions avaient été prises si roublardement par les gradés qu'il ne sut rien de l'assassinat de son fiston.

Ce n'est qu'après que, petit à petit, les langues des simples trouffades se délièrent.

Pour lors, le commandant invita les trouffions à déclarer par écrit que Rivory était crampé de sa bonne mort et que nul — Stofatti encore moins que personne, — ne l'a aidé à casser sa pipe.

Dame, les trouffades signèrent!

Comment pouvaient-ils s'éviter de répondre devant l'invitation du commandant?

C'eut été de la rébellion!

Mais foutre, qui veut trop prouver ne prouve rien, — sinon que ce qu'il affirme est faux!

C'est justement ce qui est arrivé pour le commandant en question.

Ce galonnard a aligné tellement de preuves bêtasses : il a voulu démontrer que Rivory est crampé pour avoir été trop bien soigné, ... parce qu'il a trop bouloté, ... parce qu'il a eu une congestion, ...

Et la preuve, dit le galonné, c'est que ses copains ont signé un papier déclarant que Ri-

vory n'a jamais été bousculé, ou brusqué, — encore moins maltraité...

Quand je vous le disais, les bons bougres! Rivory est mort pour faire une sale farce à ses chefs.

Rien que pour ça!

— Ohé, les sacrépants, contez ça à d'autres, mais pas à bibi, foutre!

—0—

Stofatti, — pas plus qu'Amiel et tant d'autres, — ne sera ni inquiété ni réprimandé.

Au contraire, nom de dieu! Ça lui sera une bonne note pour monter en grade...

Quant au père Rivory, il a fini par savoir le fin mot de l'assassinat de son fils: revenu à Ancey et voulant se livrer à une petite enquête, il a commencé par rendre visite au médecin qui — avec un sacré toupet — lui a expliqué que vouloir connaître comment le fiston est mort « c'est faire du scandale et s'engager dans une mauvaise voie. »

Le père, entêté comme un cul-terreux, a insisté:

— Ou voulez-vous en venir? a alors braillé le vise-au-trou. Vous n'aboutirez pas, vous n'aboutirez à rien!

Le pauvre vieux en était comme une tomate; les yeux gros de larmes, il a répliqué:

— On veut en venir qu'on veut la justice, mossieu! Pensez-vous: je n'avais que ce garçon là!... Y a pas à dire, ça se sait maintenant: mon pauvre fiou a été tant frappé qu'il en est mort.

La justice, vieux papa?

En quoi que c'est?

C'est y en zinc, en papier mâché, ou en étrons gelés?

Faudrait savoir, car, fichtre, si c'est après ça que tu cours, t'as le temps d'user la plante de tes pieds jusqu'aux chevilles!

Sache le: avant que tu aies déniché la justice, plus d'un troubade tombera — kif-kif ton fiston, — martyr des galonnés!

BELLES CRAPULES!

Le tartineur du *Journal* qui jaspine sur les affaires d'Orient, a donné l'autre matin un échantillon de la facilité avec laquelle un politicien retourne sa veste, — quand il y voit son profit:

« Le 27 avril (à Athènes) nous pûmes assister à une émeute qui faillit dégénérer en révolution. On venait d'apprendre la vérité sur Larissa... »

A Larissa, les Turcs foutirent une brûlée farameuse aux Grecs: ces derniers, trahis et abandonnés par leurs galonnards, durent battre en retraite et y eut des tas de victimes.

Les simples troubades, seuls, et les volontaires firent montre de courage: quant aux chefs, c'est des fuitards qui rendraient des points aux fin-de-race du bazar de la Charité.

Le fiston du roi de Grèce, un petit crapouillard qui faisait de ses épates, a donné l'exemple de la fuite, — il s'est distingué comme roi des fuitards!

Mais, je continue à citer:

« ...On ne parlait rien moins que de marcher sur le palais, de chasser le roi, etc., etc. Un certain nombre de citoyens zélés se mirent immédiatement à piller les boutiques d'armuriers, pour se donner le droit de piller les autres... »

Voilà qui est felleux! Comme on sent en quel honnête mépris le copain à Xau tient le populo.

Et foutre, les Athéniens ne faisaient pas grand bobo! Seulement, le correspondant du *Journal* est mauvais juge: pour qu'il soit à même de savoir de quoi il retourne, il faut qu'il reste quelques jours sans bouffer, — alors il sera presque à point..., et commencera à concevoir « l'état d'âme » des Athéniens.

D'ici là, écoutons-le:

« ...M. Rallis qu'on trouve partout où il y a un discours à faire, monta sur une borne propice et harangua la foule. « Si le roi, disait-il en substance, ne fait pas son devoir, le peuple saura le renvoyer dans son Danemark et prendre lui-même la direction des affaires. » Et il terminait ce morceau d'éloquence par le cri de: Vive la République! Gros émoi dans la ville: Rallis a crié: Vive la République! Tout le monde en parlait sur le pas des portes. La situation paraissait s'aggraver; les chefs de l'opposition furent appelés au palais pour conférer avec le roi.

Quand celui-ci fut en présence de M. Rallis, le dialogue suivant s'engagea:

— Eh bien! mon cher monsieur Rallis, dit le roi

avec cette amabilité souriante à laquelle aucun politicien n'a résisté jusqu'ici — l'apprends que vous terminez maintenant vos discours en criant: Vive la République! Cela fait grand bruit dans les rues.

— Sire, répond le tribun, ému comme un homme qui se sent déjà devenir ministre, je dois bien exprimer le sentiment populaire.

— Mais, mon cher monsieur Rallis, continua le roi, ce qu'il nous faut à l'heure actuelle, ce n'est pas la République: vous devez le comprendre comme moi. Ce qu'il nous faut, c'est un bon ministère solide, homogène, qui prenne la direction d'une main ferme, qui sache réparer les erreurs qui ont pu être commises. Vous me suivez bien, n'est-ce pas?

Puis, après un moment de silence:

— Et vous, monsieur Rallis, vous êtes tout indiqué pour constituer ce ministère. Vous êtes l'homme de la situation.

C'en était trop pour M. Rallis qui se leva et, simplement, dit au roi:

— Je suis aux ordres de Votre Majesté. Je n'ai pas entendu dire que M. Rallis ait crié depuis: Vive la République!... »

Té, je te crois que le Rallis, — une fois rallié, — n'a plus gueulé « Vive la République! »

A quoi bon puisqu'il tient l'assiette au beurre.

Et kif-kif tous les gouvernants passés et futurs, le Rallis n'a plus songé qu'à s'emplier les poches.

Il a été bougrement dégueulasse!

Comme il fallait avoir l'air de faire quelque chose, il se mit à boucaner, kif-kif un régiment de mouches dans une bouteille.

Il partit à Pharsale où perchait l'armée et il y resta juste le temps de gueuletonner et de se cuiter avec le fils du roi, l'illustre fuitard. Puis, la panse pleine et la tête chaude, il s'en retourna à Athènes, barytonnant, kif-kif Bazaine:

« Il a plu toute la nuit, les troupes sont fraîches... Tout va bien! »

Ce jean-foutre de Rallis n'avait, à Pharsale, rien vu, rien fait, rien tenté!

Trois jours après, les Turcs prenaient cette ville d'assaut et — comme toujours, — le fils du roi et les généraux faisaient à qui se fuirait le plus vite.

Le Rallis, menteur comme un ministre, annonça une grande victoire et eut le culot d'expédier au fuitard royal un télégramme pour le féliciter de son courage!

—0—

Hein, les copains, il est champêtre ce Rallis? Pour une belle crapule, c'est une belle crapule!

C'est un républicain de même farine que tous nos politiciards.

Combien avons-nous de Rallis à l'Aquarium? Pour faire l'addition y a pas besoin d'allumer la lanterne de Diogène: y a guère à se blouser sur le total.

Rallis n'en reste pas moins un échantillon infect de la putainerie politique: il faut vraiment assister à un si cynique retournement de veste pour bien se convaincre que tous les gouvernements se valent, — que république et monarchie, c'est bonnet sale et sale bonnet!

Qu'en pensent les Athéniens?

Eux qui, pour un peu, auraient foutu leur roi à la mer pour se bombarder en république, doivent être actuellement passablement refroidis.

Il a été dit, — et presque prouvé, — que si le roi de Grèce a fait la guerre c'est parce que, voyant la turbulence de son peuple, il craignait de perdre son trône. Pour éviter ça, il n'a trouvé rien de plus bath que de faire saigner à blanc son populo par les Turcs.

Maintenant il espère régner en paix sur les survivants.

—0—

Ainsi, y a d'exceptions nulle part: la séquelle qui gouverne en Grèce est aussi méprisable que partout!

Le roi est un Louis XVI qui a raté la guillotine.

Quant au Rallis il tente de lui faire la pige en dégueulasserie.

Et c'est cotonneux!

Eh donc, les Grecs n'ont plus qu'à se foutre dans le ciboulot que tous les gouvernements se ressemblent, que le meilleur ne vaut pas un nouveau d'olive.

Et que, s'ils en pincent pour avoir leurs coupées franches, il leur faut apprendre à vivre sans gouvernement, — de même qu'on vit facilement sans morpions, ni poux, ni punaises!



Dans la Bâtisse

C'est-y la saison qui veut ça?

Toujours est-il que le mouvement de rouspétance, que j'ai déjà signalé, continue dans le bâtiment.

Outre les maçons de Lyon qui sont toujours en grève — et ne paraissent pas vouloir lâcher pied, — en quoi ils ont foutre bien raison!

Voici, dans le Var, les maçons de La Seyne et de Solliès-Pont qui, à leur tour, ont plaqué le turbin.

A Solliès Pont, les gas se contentent de réclamer dix sous d'augmentation par jour.

A La Seyne, c'est le même fourbi qu'à Nice: les lipettes ne veulent que deux catégories de prolos, les premiers gagnant cent sous et les seconds quatre francs par jour, — tandis que les galeux veulent trois classes.

Nom de dieu, ces classifications me semblent tout ce qu'il y a de plus dégueulasse!

Je veux bien admettre que des prolos soient moins adroits que d'autres: y en a qui sont empotés de leur naturel; y en a aussi qui, tout en s'esquintant plus qu'il ne faut, n'abattent guère de besogne.

Mais foutre, je ne vois pas la motif à rogner leur portion!

Leurs tripes sont-elles plus étroites, — en raison de leur maladresse?

Ouvrez l'œil, les gas, et ruminez la question.

D'autant plus que ces garces de classifications ont — outre l'inconvénient d'être anti-égalitaires, — le cochon de défaut d'entretenir la zizanie entre prolos.

Par la force des choses ceux de la deuxième classe jalousseront toujours ceux de la première et seront portés à les considérer comme des privilégiés.

Et, s'il arrive des chicanes avec le singe, les gas des divers clans se mettront moins facilement d'accord, car, sans même s'en rendre compte, les uns et les autres se reluqueront un tantinet en chiens de faïence et garderont au fond de leur poche à fiel un levain de soupçon et de méfiance.

— Ils voudraient être de la première catégorie!... rumineront ceux de la grande classe.

— Ils craignent qu'on choppe leurs places!... supprimeront ceux de la deuxième.

Eh foutre, c'est très humain, ces machines-là!

Et c'est justement parce que ça doit se produire fatalement, — dès qu'il y a des classifications à la clé, — que les jean-foutre d'exploiteurs en pincent tant pour conserver cette cochonnerie d'échelonnement.

Et donc, c'est justement aussi pour cela que les bons bougres doivent avoir ce sacré fourbi en horreur: des classifications et des échelonnements, n'en faut plus! On est pour la suppression des classes, — de toutes les classes, nom de dieu!

C'est le seul moyen d'éviter les chichis!

Il ne faut pas que tels ou tels, sous prétexte qu'ils ont de plus solides biceps, ou la jugeotte plus affinée, ou bien telle ou telle faculté plus développée, soient rangés dans une classe supérieure.

Pour qu'on ne se bouffe plus le nez entre humains, pour en finir avec tous les sujets de haine et de zizanie, il faut nous habituer à considérer nos semblables, non d'après leur force productive, mais d'après leurs besoins.

Aujourd'hui, dans la société bourgeoise, c'est le contraire qui a lieu: la charrie est avant les boufs! On ne bouffe que si on produit...

C'est infect!

C'est d'autant plus infect que c'est la base de l'exploitation: la part prise au pauvre monde est gaspillée par les richards.

Car, foutre, il faut bien nous rendre compte

que, si empoté et maladroite qu'on suppose un pauvre bougre — sauf s'il est estropié, — il est tout de même à produire au moins l'équivalent de ce qu'il consomme.

Il ne devrait donc jamais être question de doser la consommation individuelle.

Mais voilà : si chacun était libre de bouffer à plein ventre, tout le monde mangerait à sa faim, — mais, par contre, y aurait plus de parasites sociaux, car s'il y a des capitalistes c'est parce que ces bandits ont accaparé la part des crève-la-faim.

—o—

Pour en revenir aux maçons, que je n'ai foutre pas perdu de vue, malgré mes galipètes à côté,

S'ils veulent préparer le terrain pour qu'on en vienne le plus vivement à la galbeuse saison où on se la coulera douce, — sans patrons ni gouvernants, — il faut qu'ils fotent au rancard ces salopes de catégories, inventées par les exploités :

Qu'ils se considèrent donc comme d'une même famille, où tous les frangins bouffent à leur faim, malgré qu'ils ne rapportent pas tous la même paye.

Quand la mère apporte la tambouille sur la table, elle ne dit pas : « Toi, cadet, comme tu gagnes moins que l'aîné, tu n'auras qu'une moitié d'assiette de soupe... »

Foutre non ! Elle donne à chacun suivant sa faim, — si la soupière est grande..., ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas !

Or donc, ce qui se pratique dans l'étroite famille actuelle, il nous faut arriver à le pratiquer dans la grande famille ouvrière.

C'est pourquoi les maçons de La Seyne seraient bougrement plus avisés en réclamant de leurs exploités la suppression radicale de toutes les catégories d'ouvriers, — de façon qu'il n'y ait plus qu'une classe,

La grande classe !

Et que chaque prolo palpe la forte paye, — le plus haut tarif.

Ce serait toujours ça, — en attendant mieux ! Et, les gas, ça vous ouvrirait l'appétit et vous exciterait à exiger davantage, — et encore davantage !

Y a pas qu'en province que les maçons font du raffut, — à Paris aussi, — mais peu, par exemple !

Ces temps derniers, des maçons qui turbaient à la prison de la Santé se sont fichus en grève. A ce propos voici la babillarde que m'écrivit un copain :

Gentilly, le 4 juin 97.

Mon vieux Peinard,

Lecteur assidu des Réflexes d'un Gniaff j'ai vu de quelle façon les lipettes de Nice ont été roulés dans leur grève. A Lyon, nos copains bataillent dur, je ne sais ce qu'il en adviendra, — mais j'ai bien peur, car il y a tant de charognards et de faux-frères, juge un peu toi-même :

Nous travaillions une quarantaine de maçons et aides à la prison de la Santé, pour le compte d'un nommé Grandchamp, entrepreneur et exploitateur de profession.

Trouvant, avec juste raison, qu'on nous serrait trop le cran, nous nous sommes foutus en grève. Eh bien, croirais-tu qu'un salaud de contre-coup, espèce de léche-cul de patron, s'est foutu en travers de nous.

Cela ne te semble pas extraordinaire, n'est-ce pas ?

Mais où tu seras, non pas épaté, — mais une fois de plus fixé, c'est quand tu sauras que le pointeau en question, dont la spécialité est de faire foutre à la porte les hommes qu'il surprend soufflant un peu, est le maire de Ivry, que le maire numéro un, un collecto enragé, Roussele, a fait entrer chez le Grandchamp où il ne fout rien, — comme tout bon garde-chiourme, — hormis de nous embrenner.

Pour lors, pendant toute la grève, qui n'a en somme qu'à moitié réussie, ce fameux adjoint socialard est resté richement en place, rigolant comme une baleine, pendant que les copains se serraient le bidon.

Si ce n'est pas à vous dégoûter de toute cette vomissure de rongeurs, qu'est-ce qu'il faudra alors ?

Il faut te dire que, dans notre coin, nous sommes fadés car, en plus des guesdistes

d'Ivry nous avons un empoté socialo, de même farine, Jules Coutant, puis un conseiller général radicaillon, nommé Thomas, qui pose au socialo, en tient pour les réformes pacifiques et qui, il y a deux ou trois ans, gueuletonnait au banquet Floquet, lors de son élection au Sénat.

C'est te dire... un Jules et un Thomas, comme tu vois, y a de quoi faire chez nous.

Quand donc ces sacrés votards cesseront-ils d'être aussi tourtes ? Il semble que quand ils ont satisfait la vanité de quelques andouilles ils ont le ventre plein... Qué malheur !

Je ne désespère pourtant pas car il y a un éveil des idées anarchotes et nos abrutis d'élus sociaux y aident bougrement.

En attendant la Sociale sans parasites, bonne chance à la propagande libertaire.

E. M., ouvrier maçon.

LA CHANSON DU VENTRE

par JULES JOUY.

Air : *D' la Braïse.*

Rôleurs par la faim obsédés

Et qui, cependant, possédez

Un ventre ;

Les sans-ouvrage, aux longues dents ;

Les minables qui n'ont rien dans

Le ventre ;

Tous, au nez du bourgeois traqueur,

Afin de nous donner du cœur

Au ventre ;

Camarades, à l'unisson,

Sans crainte entonnons la chanson

Du ventre.

Le ventre est le point de départ :

L'univers a commencé par

Un ventre ;

Grandi par la maternité,

C'est le nid de l'humanité

Le ventre ;

C'est le tabernacle immortel ;

On devrait dresser un autel

Au ventre ;

Homme ou femme, grand ou petit,

Chacun de nous tous est sorti

Du ventre.

Chinois, Français, Turcs, Esclavons,

Rouges, blancs ou noirs, nous avons

Un ventre ;

Rond ou plat, maigre ou rebondi.

C'est étonnant tout ce que dit

Le ventre ;

Gros mangeur ou jeûneur bête,

L'individu se reconnaît

Au ventre ;

Le possédé, le possesseur

Se distinguent par la grosseur

Du ventre.

Exploités, bergers du troupeau,

Vous tous qui prenez pour drapeau

Un ventre ;

Qui, de la chair des harassés,

Effrontément vous engraissez

Le ventre ;

Il viendra, le peuple en fureur ;

Un jour vous aurez la terreur

Au ventre ;

Avenir, ton astre luira !

La Justice te sortira

Du ventre !

Rouspétance de Calicots

Allons, chouette, c'est aux quatre coins de la France que les employés se grouillent et se décarcassent.

Après les gas de Perpignan, après ceux de Bordeaux et ceux de Lyon, voici ceux de Nice qui foutent les pieds dans le plat.

Leurs exigences sont bougrement minces, il est vrai : ils se bornent à exiger la fermeture des magasins le dimanche.

C'est pas ce qu'on peut rêver de plus bath !

Mais, cré pétard, de même que l'appétit vient en mangeant, — de même j'espère bien qu'à

force de réclamer, le désir de réclamer davantage viendra aux calicots.

Et puis, c'est leurs façons de rouspéter que je gobe !

Ils ne sont pas assez cruchons pour aller mendigoter des réformes aux bouffe-galette de l'Aquarium.

Que non pas !

Ils opèrent eux-mêmes, — à la force du poignet,

Et ils s'en trouvent bien !

Qu'ils ne changent pas de main, et, foutre, ils s'en trouveront encore mieux !

—o—

Or donc, dimanche dernier, les employés de Nice ont fait du raffut : à trois ou quatre cent : ils ont foncé sur les magasins restés ouverts, et — sans parlementer ! — ils ont empoigné à pleins bras la pacotille étalée et l'ont fichue à la rue.

Turellement, la police s'est amenée dar-dar pour protéger les exploités et a arrêté un manifestant.

Au lieu de prier le quart d'œil — avec toute la politesse désirable — d'ordonner à ses sbires de mettre bas les pattes et de ne pas salir leur copain en lui fichant le grappin dessus, les manifestants ont préféré huer la police : ils ont suivi la ficaille jusqu'au commissariat, sifflant et criant : « A bas la rousse ! »

Par exemple, c'est les patrons qui se sont montrés bougrement tourtes : ces jean-foutre détiennent le record de la moulerie.

Quand ils ont vu leurs sales turnes, un tantinet chambardées, ils ont été quérir des chicous pour leur faire constater sur le papier spécial aux huissiers, qu'on leur a fait quelques dégâts.

Sacrés couillons, vous auriez été mieux avisés en fermant vos boîtes et en laissant les requins de terre dans leurs remises.

Pensez-vous que la présence de ces animaux va influencer vos employés ?

Je t'en fous ! Tout au plus, les gas vous réclameront-ils le papier spécial que vous aurez fait noircir pour en user en guise de papier torcheculatif.

Frasques Policières

La pestaille, — forte de l'appui qu'elle donnent les « lois scélérates » — opère contre les bons feux qui ont des idées dans la caboche avec une rage inlassable.

Ils sont kif-kif des hyènes démuselées !

Aucune mufferie ne les arrête : quoi qu'ils fassent, ils se savent couverts et approuvés par les grosses légumes.

Pourquoi donc se gêneraient-ils ?

Ils sont une puissance, — et une sérieuse, nom de dieu !

Dans les temps anciens, — sous Badingue, — nos bons républicains n'avaient jamais assez de salive pour invectiver la police.

Ces temps sont loin ! Ces merles braillards étaient maigres à l'époque, — maintenant, grâce aux chèques, aux pots de vin et à une foultitude d'opérations crapuleuses et financières, ils ont pris du ventre, — et remis les opinions d'antan.

Ils reconnaissent aujourd'hui que la rousse a du bon et — allant plus loin que Badingue — ils l'ont renforcée tant et plus !

Désormais, la police est la clé de voûte du régime républicain, le grand ressort social.

Sans elle, pas de R. F. !

Aussi, ce que les bourriques, fières de leur importance, se gobent et en prennent à leur aise, c'est rien de le dire !

—o—

Voici, alignées à queue leu-leu, quelques une des dernières frasques de nos sacro-saints policiers :

A Lyon, un copain, Jules Lønger, que les poulards ont précédemment fait saquer d'une douzaine de boîtes, vient encore d'être balancé, grâce à leur intervention. Comme il s'était activement occupé d'organiser la réunion de Louise Michel et de Faure, la rousse est allée casser du sucre chez son patron et lui a fait comprendre que, si bon ouvrier que soit le copain, un exploitateur qui se respecte ne pouvait pas conserver un type pareil.

Et, sans perdre une minute, le singe a fichu son sac au camaro.

Au Havre, sous prétexte qu'à l'arrivée de Louise Michel y a eu des cris de « Vive l'Anarchie ! » la rousse a fichu au bloc, au hasard de la fourchette, deux copains et une copine.

Les deux gas vont être poursuivis, paraît-il !

A Lille, chaque fois qu'il y a une réunion anarchote, la police a pris l'habitude d'agripper à la sortie les trois membres du bureau, de les conduire au poste et de les y garder une couple d'heures.

L'autre soir encore, cette infecte comédie s'est jouée : un régiment de sergots gardaient la porte de l'estaminet, devisageant et flairant tous les bons bougres qui sortaient.

Voici les membres du bureau... crac, emboîtés !

Ils sont conduits au poste de police du 4^e arrondissement, fouillés d'abord et engueulés ensuite. Le quart-d'œil les menace de leur faire perdre leur travail : « Feignants ! Cochons ! Fripouilles !... Vous aurez à faire à moi ! » hurle-t-il.

Et il en pleut des compliments de ce calibre : c'est à qui, dans la bande de roussins présents, débagoûlera le plus d'insultes.

A 2 heures du matin, après avoir confits dans le poste depuis minuit, avec défense de s'asseoir et de fumer, les copains sont relâchés.

A Roubaix, ainsi qu'il en est question d'autre part, sans mandat, sans rime ni raison, la police a envahi l'Estaminet Libertaire et — ne voulant pas s'en retourner bredouille — a surcré Favier, sous prétexte que le fiston les a outragés.

Vraiment, il faut que cette racaille ait du culot !

A Beauvais, l'autre nuit, deux sergots fichaient le grappin sur un camarade, Mas, qui, sa journée finie, collait des affiches.

Il faisait noir — et comme la nuit tous les chats sont gris, même les flics, — le gas, ne sachant à quelle sale engeance il avait à faire, a détaché une châtaigne à l'un de ses agresseurs et l'a envoyé s'affaler les quatre fers en l'air.

Mais aux hurlements des deux roussins, du renfort leur est venu et Mas a été emboîté.

Le lendemain, à grand tralala, on a perquisitionné chez le copain : y avait là, le procureur de la R. F., le substitut, le juge instructeur, le quart d'œil spécial, le quart d'œil ordinaire, plus un chimiste !... sans compter toute la pestaille du patelin.

Mince de procession !
Le populo s'est attroupe pour reluquer le tableau : quand on a su de quoi il retournait, tous les bons bougres s'en gondolaient et y a plus d'une brave bougressc qu'en a mouillé sa liquette.

Par exemple, les autorités riaient jaune ! Pour tout potage ils ont saisi des brochures et des journaux.

Y a pourtant eu un moment d'émotion : le chimiste avait cru faire une découverte explosive... Après analyse compendieuse, — peut-être y ont-ils goûté ! — il a été reconnu que c'était la dernière cacade d'un des loupiots de Mas qui nageait dans le pot de chambre, avec le liquide traditionnel.

Rien de drôle à cela, Mas a cinq gosses, — et l'aîné n'a que huit ans !

Quand elle a vu toutes ces giries la femme du copain s'est fichue dans une colère bleue : la moutarde lui a monté au nez et elle a servi aux juges et aux roussins un riche paquet de vérités, — elle leur en a débité de vertes et de pas mûres !

Et foutre, les birbes n'ont eu que ce qu'ils méritaient, — ils n'avaient qu'à rester chez eux !

Ensuite, piteux et pêteux, les perquisitionneurs ont radiné au Palais d'Injustice où il y a eu un grand conciliabule : il s'agissait de tirer des plans pour condamner Mas.

— 0 —

Sur ce, les bons bougres, n'oubliez pas que vous vivez en République !

Et si vous étiez tenté de le perdre de vue, je pourrai vous rafraîchir la mémoire en allongeant jusqu'à plus soif la liste des frasques dégueulasses de la police républicaine.

Si, seulement, toutes les charogneries infectes que se permettent les roussins atteignaient leur but : si le populo, effarouché par leur impudence grandissante, se décidait à filer doux, à se laisser tondre et saigner par ses maîtres, — au moins il aurait l'excuse du succès.

Et, une fois de plus, le vieux proverbe des jésuites serait de saison : la fin justifie les moyens !

Mais y a rien de fait !

Si, quelques timorés rentrent dans leurs coquilles, intimidés par les rosseries de la rousse, y a des tas et des tas de bons fioux à qui ça produit l'effet contraire : ça leur fiche la rage au ventre, ça augmente leur mépris et leur haine pour la garce de société bourgeoise et ça les excite à la battre en brèche.

Eh donc, j'en peux conclure que — faute de passe-temps plus spirituel, — la pestaille s'amuse à cracher en l'air, avec toutes les précautions désirables pour que les glaviauts qu'elle expectore retombent sur son sale gniass.

Ce n'est ni nouveau, ni propre !
Mais quoi, dame police fait ce qu'elle peut, — elle n'est pas des bœufs !

CHOUETTES RÉUNIONS

Samedi, au Théâtre des Menus-Plaisirs, mince de populo !

C'est devant une salle comble et sympathique qu'ont causé Louise Michel, Malato et Faure.

Dans l'Ouest, Broussouloux continue, avec brio, ses conférences.

A Saint-Nazaire, l'autre soir, il a jaspiné sur la crise ouvrière dont souffre ce patelin : il a démontré que les capitalistes de la Compagnie Transatlantique sont les organisateurs de cette misère ; ces jean-foutre espèrent ainsi forcer la main au gouvernement pour leur monopole.

Après avoir mis en lumière combien est dérisoire l'intervention de l'Etat, qui laisse toute une population crever de faim, parce que ça fait le jeu d'une bande de capitalistes, il a conclu que, tant qu'on n'aura pas débarrassé la société de toute la vermine qui la ronge, on verra pareilles horreurs.

A Nantes, samedi dernier, autre conférence par le copain. Cinq à six cents bons bougres étaient présents.

Après avoir croisé Dieu de riche façon, Broussouloux a expliqué que, le jour de l'incendie du Bazar de la Charité, le père des mouches s'est enfoncé, très profondément, le doigt dans le croupion.

C'est les siens qu'il a rôtis, — pour leur donner un avant-goût de son enfer !

Puis, après avoir daubé sur la religion crétine, le copain a croisé la religion patriotique et la réunion s'est terminée chiquement.

CHANSONS ILLUTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camarades, le Père Peinard va commencer la publication d'une série de chansons galbeuses : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue **Deux ronds**.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

Que les copains et les vendeurs qui en désirent le fassent savoir illico.

LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS ouvrira la marche de cette publication, — la semaine prochaine.

— Les copains qui en ont fait la demande recevront leurs exemplaires avec le n° 35.

Babillarde Roubaisienne

Roubaix, 7 juin 97.

MON VIEUX PEINARD,

Elle est rudement dégueulasse, en ce moment, la sainte cité de Guesde !

A l'heure où je tartine les apôtres collectos — de bons ouvriers qu'ils furent, mués en petits bourgeois, — trinquent avec cet aliboron galonné, depuis les doigts de pied jusqu'aux sourcils, qu'est l'animal Besnard, ministre de la marine et grandement cordonné de la Légion d'honneur... et d'autre chose.

Cet animal d'amiral s'est amené dans notre patelin pour surexciter le maboulisme patriotard et augmenter l'épaisseur de la crasse chauvine qui embistrouille encore bougrement trop de ciboulots, — et qu'entretient avec bougrement de soin la clique gouvernementale, bourgeoise... et aussi collectiviste !

Ce qu'il y a de plus répugnant dans ces visites de grands parasites, c'est qu'elles sont une occasion pour la pestaille, de faire tant et plus de zèle.

Et dam, les roussins guesdistes sont trop bien payés — et trop nombreux — dans la Mecque

collectiviste, pour ne pas se décarcasser sur notre dos.

Ce que ces bourriques nous ont emmiellé, depuis une dizaine !

C'est rien de le dire.

Le copain Favier — qui était resté quelques jours après le procès de Poulet — en sait quelque chose : l'autre soir il se trouvait à la Brasserie Libertaire avec Sauvage et quelques autres camarades.

Voilà que des roussins s'amènent, sans rime ni raison ; Sauvage demande à un consommateur si le quart-d'œil est dans le tas.

Avant qu'il lui soit répondu, les policiers sautaient sur Favier, sous prétexte qu'il venait de les appeler : « Bêtes à cornes... » autrement dit « vaches ! »

Conduit au poste, Favier a été gardé pour outrages aux agents. Samedi on l'a fait passer en jugerie au comptoir correctionnel de Lille. Mais l'accusation qu'on lui reproche est si mabouliste qu'il n'y a pas eu meche de prouver que Favier a réellement baptisé les roussins « Bêtes à cornes ! »

Les marchands d'injustice étaient dans la panade : ils ne pouvaient condamner le copain et ils ne voulaient pourtant pas le relâcher avant que cet animal d'amiral ait fait sa balade.

Alors, sans s'épater, ils ont remis leur jugerie à un autre jour, — et ont laissé Favier au bloc !

A ce propos, c'est avec une douce unanimité que journaux réacs et collectos sont tombés sur le copain : ils n'en sont d'ailleurs pas à faire leurs preuves, — c'est ces mêmes salauds qui ont jeté Lorion-Girier au bain !

Oh mais, ces monstruosité-là ne se recommencent pas deux fois : que tous ces porcs en fassent leur deuil !

— 0 —

Par exemple, il faut nous décarcasser dur et ferme — non seulement pour empêcher les mouchards de tout acabit de mener nos copains au bain, — mais aussi, et surtout ! pour réveiller le populo abruti et engourdi par une kyrielle de moyens : l'église, l'école, les sociétés de gymnastique, de retraite, etc..., par la charité, la politique, — et surtout par un turbin esquintant.

Pour ne jaspiner que de la gymnastique, ces jours-ci, à Roubaix, nous en voyons les résultats : il nous faut subir la 23^e fête fédérale, avec le concours (disent les affiches)

De L'AMIRAL BESNARD

Et sous la présidence d'honneur

Du CITOYEN CARRETTE

Hein, quel triste accolage de noms !

Il est loin, — bougrement loin, — le temps où le citoillien Carrette avait dans le nez les matadors de la gouvernance.

Y a de quoi vomir !

De tous côtés, la fièvre patriotarde tourneboule les caboches : y a des drapeaux tricolores partout, on se cuite ferme en criant « vive la Patrie ! » et les camelots vendent, méli-mélo, des cocardes tricolores et des portraits de Carrette.

Et dire que, il y a quelques années, avant que la mairie de Roubaix ne soit conquise par les collectos, notre patelin était un des plus révolutionnaires de France.

Quelle dégringolade !

— 0 —

C'est écoeurant, — mais encore plus dangereux que dégueulasse !

Car, à côté de ces trouducateries loufoques des collectos, il y a les manœuvres masturbatrices de la clique réactionnaire.

Et ces crapules reprennent pied à Roubaix ! favorisés par les déceptions qu'engendrent les manœuvres oppressives et bassinantes des collectos.

Ainsi, les réacs viennent d'expédier aux patrons roubaisiens une babillarde signée « l'Union sociale et patriotique », leur demandant de n'employer rien que des ouvriers inscrits à cette garce « d'Union » qui aura comme bureau de placement le café Pandore.

Tu le vois, mon vieux Peinard, il faut que nous nous décarcassions pour montrer aux copains d'atelier que, tant qu'on n'aura pas changé l'état social, y aura rien de fait.

Et fichtre, ça devient une impérieuse nécessité pour faire face aux manigances des réacs !

Il n'y a que trop longtemps que nos femmes et nos filles sont amenées graduellement à l'abrutissement par des patenôtres récitées à l'usine sous la surveillance des nonnes ; après quoi on finit de les abrutir par des retraites forcées au Château-Blanc.

D'autre part, comme concurrence au créti-

nisme, on nous fourre le chauvinisme : c'est lâcher le choléra pour la peste !

Donc, dégrassons-nous la cafetière, ne tablons que sur nous-mêmes et agissons.

Agissons d'abord et à tout moment pour empêcher que l'exploitation que nous subissons ne grandisse encore, — en attendant d'être assez à la hauteur pour la foutre en l'air carrément.

Je m'arrête, mon vieux Peinard ! Je me tamponne les oreilles pour n'entendre pas les gueuleries de ces prolos — autrefois révolutionnaires, — et qui, aujourd'hui, encensent un ministre !

Et demain, ces couillons-là, enrôlés d'avoir braillé « Vive des tas de choses idiotes ! », la gueule de bois, les tripes engorgouillées de pisse de cheval, il leur faudra radiner au baigne, turbiner d'arrache-pied et — jusqu'à la prochaine paye, — se serrer le ventre, plus encore que de coutume, car la soulographie en l'honneur du ministre aura salement écorné leur mince budget.

Or, ce qui me console, c'est que quand — avec un peu d'eau fraîche — ils auront rafraîchi leur caboche et calmé leur mal aux cheveux, ils marmotteront à mi-voix :

— Quelles foutues bêtes nous sommes !

E. W.

Derniers tuyaux. — L'animal d'amiral vient de jouer un vilain tour à Carrette : il a refusé d'aller à la Volière municipale et les collectos en ont été pour leurs frais de préparatifs.

Tant pis pour eux !

Leur attitude aurait été autrement galbeuse — plus réellement socialiste et révolutionnaire, s'ils avaient pris l'initiative de refuser la visite du ministre et l'avaient envoyé naviguer à la mare aux grenouilles.

A noter que pas mal de bons bougres, au lieu de beugler des cris d'adoration pour tel ou tel ont capement gueulé « vive la révolution sociale ! » sur le passage de l'amiral, — de sorte que le type n'était pas plus à la noce que les grands chefs collectos.



Mépris de l'Etat

A Carcès, une campluche du Var, les culsterreux ont fini d'avoir la gouvernance à la bonne : ils ont été échaudés et savent que tabler sur l'Etat pour se tirer du pétrin, c'est vouloir y rester à perpète.

En 1893, la grêle saécagea les vignes et les plants d'oliviers de la commune : la gouvernance n'accorda pas un radis aux victimes de la vigne, quant aux proprios d'oliviers ils palpèrent quelques dérisoires centimes.

Ainsi, maintenant, ces campluchards sont fixés !

Les derniers avaros atmosphériques viennent d'endommager salement la vigne, mais aucun agriculteur de Carcès n'a adressé à l'Etat une demande de dégrèvement.

Les gas ne comptent que sur eux-mêmes pour se tirer du guépier.

Et ils l'ont prouvé carrément aux dernières élections municipales : y a eu quatre tours de tinette et, à chaque coup, sur toute la ligne, y a eu grève d'électeurs et de candidats.

Nom de dieu, si la gouvernance recevait souvent de pareils camoufflets, elle en deviendrait vivement anémique — et sa crevaïson ne tarderait pas !

Volerie administrative

Toulon. — Les fripons qui en pincent pour l'assiette au beurre serinent sur tous les tons qu'un gouvernement est nécessaire pour la bonne gestion des affaires communales, départementales ainsi que du patrimoine national.

C'est le contraire qui est vrai, nom de dieu : le gouvernement — tant municipal que central — n'a d'autre but que de gaspiller en pure perte tout le pognon ratissé par l'impôt.

Pour déguiser leurs voleries les mecs de la gouvernaille font semblant de veiller aux « services publics ».

Mais ils ne font que semblant !

Bien loin d'activer le mouvement, ils le ralentissent et l'encombrent par un débordement de paperasserie.

Voyez plutôt : la bonne ville de Toulon dont les affaires municipales sont administrées par

un conseil socialo possède dans ses services communaux une direction des travaux qui figure au budget de la ville pour 60,000 francs.

Sur ce magot, 15,000 balles sont aboulées aux cantonniers. Ça c'est foutre pas de la braise mal employée, bon dieu, car les cantonniers triment dur et gagnent peu !

Restent 45,000 francs.

Ici, les copains, ouvrez l'œil : ces 45,000 balles sont distribuées à l'état-major de la direction des travaux, — des birbes qui surveillent les cantonniers et n'en foutent jamais une datte.

Or, savez-vous quel est le chiffre des travaux accomplis par les cantonniers sous la surveillance de cet état-major ?

En 1895, les cantonniers ont abattu pour 36,322 francs de turbin. Ça fait donc plus du double de travail qu'ils n'ont touché de salaire.

Leurs chefs, par contre, pour surveiller ces 36,322 francs de turbin ont palpé 45,000 balles.

Comme les bons bougres peuvent s'en rendre compte, ça se paie rudement chérot la feignantise des grosses légumes.

Si seulement de parcelles voleries ouvraient des lucarnes au populo, y aurait que demi-mal.

Anerie administrative

A Saint-Raphaël, un petit patelin du Var, il s'est déclaré l'autre jour un incendie dans un atelier de menuiserie.

Le populo s'est démanché pour enrayer l'incendie qui risquait de foutre le feu à l'école : mais, grâce à l'anerie administrative, dans ce pays où l'eau abonde et où il en coule des quantités à la mer, ce n'est que quand le feu a eu fini de flambé que les pompes à incendie ont fonctionné.

M'est avis que pour voir des tronches d'ânes administrants, aussi moules que ceux de Saint-Raphaël, y a pas besoin d'aller dans le Var.

Dans la grande famille

Angers. — L'autre vendredi des troubades du 65^e génie, en garnison à Angers, au nombre d'une douzaine, ramenaient de Bouchemaine quelques bateaux chargés de sable que remorquait un petit vapeur appartenant au régiment.

Les bateaux, montés chacun par deux ou trois troubades, étaient chargés à plein bord. Si bien que, au confluent de la Maine et de la Loire, où y a un sacré remous, l'un des bateaux s'enfonça de l'avant : en un rien de temps il coulait, entraînant les autres avec lui.

A cet endroit y a une dizaine de mètres de profondeur, y avait donc pas d'erreur : c'était un bouillon fadé !

S'il n'y avait eu que les bateaux et le sable de noyés, ce serait une fouterie.

Malheureusement, six troubades, plus le sergent, ont bu dans la rivière leur dernière goutte.

A qui la faute ?

Aux galonnards, évidemment.

En effet, il paraît que le sable que ces pauvres victimes trimballaient était destiné, — sinon tout, du moins, une bonne part, — à saupoudrer les cours et les allées des jardins particuliers de ces bougres-là.

Or, pour qu'on ne s'aperçoive pas du fourbi, les traîne-sabre faisaient trop emplir les bateaux, afin de faire moins de voyages, — et de courir moins de risques d'être chauffés.

Mais foutre, en admettant même qu'on élimine cette responsabilité toute spéciale et bien circonscrite des gradés, ces sept victimes n'en sont pas moins victimes du militarisme.

S'ils étaient restés à l'usine ou au village, ils n'auraient pas cassé leur pipe, en faisant les jacques et trimbarrant du sable, — donc, c'est le militarisme qui les a tués !

Embobinage de prolos

Morez est un patelin du Jura où les prolos sont aussi canulés par les exploiters que partout ailleurs.

Ces sacrés bougres de patrons sont finauds ! Ils savent s'y prendre pour peloter les turbineurs et se faire bien venir d'eux.

A preuve : il y a une quinzaine d'années, de bons bougres, — farcis au moins de bonnes intentions, sinon d'autre chose, — emmanchaient une société de secours mutuels, « l'Union des Travailleurs », et décidaient qu'on en écarterait les patrons.

Va te faire foutre ! Ces birbes-là craignant que cette association ne devienne un jour ou l'autre, dangereuse pour eux, ont réussi à faire

prévaloir leur influence, en embobinant les birbes du bureau.

Si bien que, dans dans ce groupement, au lieu de faire de la solidarité, le plus largement possible, on n'a eu d'autre dada que d'empiler des pièces de cent sous les unes sur les autres.

A telle enseigne qu'il y a aujourd'hui 25,000 balles en caisse !

Y a des bons bougres que cette manie de capitaliser degôte : dernièrement l'un de ces riches gas, proposait que, désormais, on augmente la dose des secours.

Ah malheur ! Tous les birbes qui sont dans les légumes de cette association ont braillé kif-kif des putois et ont réussi à faire admettre qu'il faut continuer à économiser et à capitaliser.

Ce serait d'ailleurs s'illusionner rudement que d'attendre quelque chose de galbeux de ces groupements de mutualité : pour couper la chicque à la mistouffe qui ronge le populo c'est à peu près comme si on foutait un lavement à la tour Eiffel.

LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le

prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clamur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.
Jeudi 10 juin, réunion privée.
Conférence par le camarade Ferrière.
Sujet traité : L'Occultisme.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Les *Parotins* se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.
Samedi prochain, causerie sur les utopies sociales par Barthélemy.

— *L'Internationale scientifique*, réunion tous les mardis, à 8 h. 1/2, salle Rosnoblet, 231, rue Saint-Denis.

— Salle de l'Harmonie, 96, rue d'Angoulême, samedi 12 juin, à 8 h. 1/2, grande soirée familiale, organisée par la Ligue d'Enseignement libertaire au profit de l'École libertaire, avec le concours des chansonniers montmartrois, Xavier Privas, Yon Lug, des Quat'z'arts, dans leurs œuvres, Mevisto aîné dans son répertoire, MM. Charles Lesbros, le poète Paul Paillette, Buffalo Marmello, les Bohémiens de Montmartre, ducttistes.

Entre les deux parties de concert, conférence par le camarade J. Ferrière sur *l'Enseignement futur*.
En raison du concours des chansonniers montmartrois la soirée commencera à 8 h. 1/2 très précises.

Entrée : 1 franc.

— *Théâtre Civique*. — Le premier spectacle du *Théâtre Civique* que les camarades de *L'Enclus* ont pris l'initiative de mettre sur pattes, aura lieu le samedi 3 juillet, à la *Maison du Peuple*, rue Ramey, à 8 h. 1/2 du soir.

Le programme détaillé de cette chouette représentation sera donné dans quelques jours.
Pour les invitations à ce spectacle s'adresser aux bureaux du Père Peinard et des autres journaux libertaires.

Quant aux renseignements, concernant le *Théâtre Civique* il faut grimper sur la Butte, chez Prodhomme, 7, rue des Saules, ou se payer la balade de Passy, chez L. Lunet, 7, rue de l'Annonciation.

Saint-Denis. — La *Jeunesse matérialiste*, groupe d'études, se réunit tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, salle Monterémal, 75, rue de la République.

Causerie, lecture, discussions. Les lecteurs du Père Peinard sont invités.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Paris. — Dimanche 13 juin, à 1 h. de l'après-midi, rendez-vous des copains des environs, 21, rue de Paris, chez Morin.
Balade à Bondy.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 65, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures antichrétiennes sont priés de les apporter aux réunions.

Lille. — Dimanche 13 courant, restaurant de la Liberté, rue de la Venette, soirée familiale au bénéfice du camarade Favier. Tous les copains de Lille et des environs sont invités.

Lille et Roubaix. — Louise Michel et Sébastien

Faure donneront une grande conférence samedi soir, à l'Hippodrome Lillois à Lille.

— Dimanche après-midi salle Dominique, à Roubaix.

— Dimanche soir, à 8 heures, salle de la Coopérative, l'Economie de ménages, à Tourcoing.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Mousseron. — Dimanche 20 juin, à 4 h. du soir, grand meeting, salle du Carrossier, rue des Moulins.

Sujet traité : Les Crimes de Dieu.
Des orateurs français et flamands y prendront la parole.

Bordeaux. — A l'occasion du passage d'un camarade, un punch sera pris dimanche 13 juin, à 2 h., 65, rue Leyteire, au groupe.

Causerie par le camarade; chants, poésies, monologues anarchistes par des compagnons.

— Samedi 12 juin, à 8 h. 1/2 du soir, 71, route d'Espagne, réunion publique et contradictoire, par le compagnon Luss sur les Crimes des hommes et par la compagne Martha sur le rôle de la femme dans la société future et l'éducation de l'enfance.

— Le camarade Luss va entreprendre une tournée de conférences avec la compagne Martha.

Bordeaux-Paris, par Périgueux, Limoges, Saint-Etienne, Chalon-sur-Saône, Bourges.

Les camarades des contrées constituant cet itinéraire qui voudraient organiser des conférences écriront à Hippolyte Dutou, voilier, 19, rue des Pontets, Bordeaux.

Le compagnon Luss traitera le sujet suivant : Les Crimes des hommes.

La compagne Martha : Du rôle de la femme dans la société future et de l'éducation des enfants.

Toulon. — Le Père Peinard et toutes les publications anarchistes se trouvent en vente chez le camarade Leydet, libraire, rue Vincent Courdouan, 2 (ancienne rue du Champ-de-Mars).

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hôtel-de-Ville.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Limoges. — Le groupe, la « Jeunesse Libertaire » se réunit tous les samedis soir à 8 h. 1/2, faubourg de Paris, 131.

Il admet moralement, c'est-à-dire sans aucune cotisation obligatoire, tous ceux qui faisant abnégation de sectarisme veulent se livrer sur le terrain de la libre discussion à l'étude de la question sociale.

A chaque réunion, causerie par un camarade; chants et poésies anarchistes.

Le Père Peinard, les *Temps Nouveaux*, le *Libertaire* sont en vente au kiosque Moreau, place Denis-Dussoubs.

On y trouve également toutes les brochures indiquées par ces journaux.

Beauvais. — Réunion du groupe des *Libertaires*, tous les samedis, buvette des Bons Enfants, 19, rue de la Madeleine.

Causerie, chants et poésies.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Petite Poste

G. Domarain. — P. Lille. — H. Vienne. — T. B. Spring Valley. — V. Rive-de-Gier. — S. Roubaix. — S. Cette. — V. Rennes. — S. Zurich. — B. Lyons-la-

Forêt. — B. Nantes. — T. Thizy. — B. Liancourt. — D. Morez. — B. Genève. — M. Perpignan. — E. Epernon. — P. Commentry. — P. Bordeaux. — N. Alger. — B. Reims. — O. La Couture. — D. Lyon. — W. Calais. — T. Château Renard. — F. Amiens. — M. Amcey. — S. Mac Donald. — T. Haudrey. — M. Roubaix. — P. Bricelles. — C. Havre. — R. Puget-Ville. — C. Saumur. — J. Chalon-sur-Saône. — L. Saint-Quentin. — H. Saint-Nazaire.

— Feydel demande l'adresse de Tronche.

— Louis Marco demande des nouvelles de Joseph Salomon. Ecrire 35, rue Vaugelas, Amcey.

— E. G. : Y a du bon dans ta chanson, mais elle laisse à désirer. Que ça ne te décourage pas : turbine et tu feras mieux — et bien.

— Le camarade Garnier Aug., 22, rue Victor-Paugier, Vienne (Isère), demande l'adresse d'un copain de Mâcon.

— Le camarade Goton de Lyon, désire correspondre avec des camarades de Volvic; répondre par la petite correspondance.

— Les copains qui possèdent des livres de la bibliothèque de Lyon, sont priés de les rapporter au camarade A. D.

— H. R. Albi : Le *Chiffonnier* a été édité il y a quelques années, mais est aujourd'hui épuisé.

— G. Rouen : la convocation est arrivée trop tard : mercredi matin, dernier délai.

— Les camarades qui ont des brochures au compagnon du Pile sont priés de les remettre au compagnon Denolet, le plus tôt possible.

— T. B. Spring Valley Je fais passer galette; oui, les 3 dollars dont tu parles m'ont été remis et si je n'en ai pas accusé réception, c'est par oubli.

— Goaziou, Charleroi : n'ai pas reçu la lettre annoncée par la Tribune libre d'il y a trois semaines.

Pour graisser le tire-pied du Père Peinard : les amis réunis de Midway (Kansas) 2 dollars. — New Castle : H. Calmels, 50 sous; J. Glaziou 50; F. Chantal, 25 sous; F. Adrian, 25 sous; J. Olivier, 35 sous. Total : 1 dollar 75.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	Francs
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broch.)	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896....	0.25	0.35
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1897, faret de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Gueules Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Ludo, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v. volume.....	2.50	2.80
<i>Les Joyeux de l'Exil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Philosophie de l'Anarchie</i> , par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Bibliographie de l'Anarchie</i> , fort volume documentaire, in-8.....		5 »
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
<i>Le Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce, Biribi. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; par colis postal 2 fr. — Il n'y a plus que quelques exemplaires.

En vente aussi l'affiche, format colombier, du Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Prix de l'Almanach : 25 cent.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



— Demandez l'écran du Grand Prix, et son manche..., mince de manche!... mince de cran!...